

## MARGUERITE YOURCENAR ET LE GÉNIE DU LIEU.

Kay GORMAN  
 Université d'Adélaïde

*Ma participation à ce colloque a été facilitée par la générosité de l'Australian Academy of the Humanities et de l'Université d'Adélaïde. Je tiens à leur exprimer ma reconnaissance.*

L'importance incontestable du temps dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar a souvent été évoquée. Mais c'est celle du lieu, comme elle se révèle au cours de cette œuvre littéraire, que nous voulons établir ici en considérant les rapports qu'établit l'auteur entre les deux concepts ordinairement hétérogènes, voire contrastés, de "mystique" et de "matériel". Nous tenterons de tracer un déplacement graduel dans le concept du lieu d'un axe d'interprétation "horizontal", à un axe que nous pourrions caractériser de "vertical".

Le concret et le matériel changent de nature au cours de cette longue production littéraire. L'universel et le concret, loin d'être antonymes, deviennent les deux termes d'une dialectique de la vie même. En s'efforçant d'exprimer l'expérience de la totalité d'être, Marguerite Yourcenar nous offre une perspective qui a des similarités frappantes avec un courant très discuté de la pensée scientifique moderne. Ce rapprochement que je suggère aurait peut-être plu à Marguerite Yourcenar, qui, de plus en plus visionnaire, choisit aussi comme frère ce Zénon qui est, entre autre, homme de science et médecin.

Humaniste, elle l'était. On a même pu suggérer que ces trois grands protagonistes yourcenariens, Hadrien, Zénon et le Nathanaël d'*Un homme obscur* représentent trois moments différents d'un humanisme du vingtième siècle, à savoir: la maturité d'un grand homme politique qui régnait sur la Terre en Hadrien, l'angoisse du chercheur mystique qu'est Zénon, et le quietisme de Nathanaël, dont l'esprit se passe volontiers et de plus en plus de

concepts et même de paroles et chez qui Dieu et la nature finissent par se confondre<sup>1</sup>

Humaniste, elle l'est restée jusqu'à la fin de sa vie. Cependant, comme elle le dit à propos de Roger Caillois, "il est bon sans doute de ne pas découvrir trop tôt ce qui sera un jour pour nous le centre des choses"<sup>2</sup>. En fait, il semble que les choses, c'est-à-dire la nature et la terre même, soient devenues le centre de l'univers littéraire yourcenarien vers la fin de sa vie. Selon Marguerite Yourcenar, la survie de l'espèce humaine dépendrait tout entière de la capacité de l'homme à se voir comme partie intégrante de la nature. Qu'on se rappelle la citation de Pic de la Mirandole placée en exergue à la première partie de *L'Oeuvre au Noir*, et où Dieu s'adresse à l'homme:

Nature enferme d'autres espèces en des lois par moi établies. Mais toi, que ne limite aucune borne, par ton propre arbitre, entre les mains duquel je t'ai placé, tu te définis toi-même. Je t'ai placé au milieu du monde, afin que tu puisses mieux contempler ce que contient le monde (OR 559).

Bien que Marguerite Yourcenar tienne à souligner la liberté humaine, il y a lieu de demander si, à la fin de sa vie, elle accorde toujours à l'homme une place centrale dans l'univers. Dans ses écrits ultimes, l'être humain demeure comme observateur et comme témoin, alors que l'homme dominateur s'absorbe définitivement dans la complexité de l'univers. Visionnaire, Marguerite Yourcenar cite Walt Whitman:

Et je dis à tout homme et à toute femme:  
– Que votre âme se dresse calme et maîtresse de soi  
devant un million d'univers (VC 88).

Nourrie de culture antique, Marguerite Yourcenar interprète les lieux qu'elle visite avant la Seconde Guerre Mondiale à travers le prisme de ses connaissances culturelles. C'est l'horreur du massacre mondial et ses suites bouleversantes sur les deux plans personnel et public qui vont lui inspirer un approfondissement de perspective. En 1970, dans la préface de *La Petite Sirène*, elle parle de cette période de sa vie vers 1940:

C'est à partir de cette époque et par l'effet d'une ascèse qui se poursuit encore, qu'au prestige des paysages portant la trace du passé humain, naguère si intensément aimée, vint peu à peu se substituer pour moi

<sup>1</sup> J. Weightman, "Falling towards death", *Times Literary Supplement*, 22 juillet 1983, p. 767.

<sup>2</sup> M. Yourcenar, "L'homme qui aimait les pierres" (désormais HP). *En pèlerin et en étranger*, Gallimard, 1989, p. 184.

celui des lieux, de plus en plus rares, peu marqués encore par l'atroce aventure humaine. L'année où fut composée cette fantaisie est aussi celle de ma première visite à l'Etat du Maine: ce sont les côtes du Maine, et non celles du Danemark, que je ne connus que plus tard, qui ont inspiré ces paysages bleu-blanc-gris et cette familiarité avec les phoques et les oiseaux-anges. Ce passage de l'archéologie à la géologie, de la méditation sur l'homme à la méditation sur la terre, a été et est encore par moments ressenti par moi comme un processus douloureux, bien qu'il mène finalement à quelques gains inestimables. De cette rupture et de cet acquis, la petite sirène abandonnant ses jeux d'acrobatie et le poignard de ses rancunes pour rentrer dans le monde primordial dont elle est sortie était, je m'en aperçois aujourd'hui, à la fois la préfiguration et le symbole (*Th I* 146).

Dans la thématique de l'œuvre romanesque yourcenarienne, on ne peut ignorer une certaine polarisation Nord/Sud et le lecteur demeure conscient de la double appartenance de la romancière, qui, flamande de race, est méditerranéenne par sa culture et ses goûts esthétiques. Sans trop schématiser, la jeune Marguerite Yourcenar considérait l'Europe comme un haut lieu de littérature et de culture et l'Orient (d'abord l'Inde et plus tard le Japon) comme une source de philosophie et de religion aussi profonde sinon plus que l'Europe.

Dans ses propos avec Matthieu Galey, rapportés dans *Les Yeux ouverts*, elle déclare que si elle était restée en Europe, elle se serait attachée de plus en plus aux aspects formels de la littérature, "parce que le milieu où [elle] vivai[t] était extrêmement littéraire, et [elle] serai[t] demeurée plus liée au passé, parce que les sites, eux aussi, étaient tous liés à la légende antique" (*YO* 137). Ne fait-elle pas là écho à l'empereur Hadrien qui déclarait:

l'humain me satisfait; j'y trouve tout, jusqu'à l'éternel. La forêt tant aimée se ramasse pour moi tout entière dans l'image du centaure; la tempête ne respire jamais mieux que dans l'écharpe ballonnée d'une déesse marine. Les objets naturels, les emblèmes sacrés, ne valent qu'alourdis d'associations humaines [...] (*OR* 388).

Exilée par la guerre aux Etats-Unis dont la culture est sans doute plus étrangère à son esprit que celles de l'Orient, elle est "mise en présence d'une réalité tout à fait différente, massive et amorphe", le "poids lourd de la réalité brute". C'est le moment où "la géologie, pour [elle, prend] le pas sur l'histoire" (*YO* 137). La pierre cesse de se revêtir d'emblée d'une identité statuaire, présente ou future, pour se révéler à l'écrivain comme la matière même de la terre. Marguerite Yourcenar prend alors ses distances d'avec la perspective d'Hadrien pour qui " [c]onstruire, c'est collaborer avec la terre:

c'est mettre une marque humaine sur un paysage qui en sera modifié à jamais" (OR 384).

Cette prise de conscience de la grandeur naturelle de la terre explique la prédilection éprouvée par la romancière pour l'Etat du Maine et l'île des Monts-Déserts où elle décide d'élire résidence. La description qu'elle en fait est celle d'une plage où il n'y a nulle trace de construction ni de "fatras" humains (AN<sup>2</sup> 17). C'est celle de la formation du roc même:

Rocs ignés, ou plutoniens, datant de millénaires où l'eau, l'air et le feu régnaient seuls dans un monde d'avant l'homme, et à un moment où l'élément terre commençait seulement d'exister; roches sédimentaires ou composites, témoins d'un lent brassage qui dure encore. L'ocre, le fer, le sulfate de cuivre ou le chrome avaient différemment teinté ce peuple de pierre; le granit, comme toujours sur ces rivages, régnait; je vois encore un granit gris strié de basalte comme de veines noires; et un autre, gris aussi, mais fourré d'un magma rose débordant de partout, espèce de pâtisserie millénaire. Une étrange chaleur montait de ces pierres après quelques heures passées au soleil, une tiédeur à peine différente de celle des éphémères mains humaines qui, un instant, se posaient sur elles (HP 204-205).

On le voit: à l'échelle planétaire, voire géologique, l'homme, "le prédateur-roi" (AN<sup>2</sup> 21), est éphémère. Dans le panthéon des héros yourcenariens, c'est Nathanaël qui représente le plus pleinement cette prise de conscience de Marguerite Yourcenar, précisément parce que ce personnage simple n'interprète pas ses expériences vécues à la lumière d'une analyse philosophique quelconque. Selon la romancière même, les difficultés techniques pour traduire la perspective de Nathanaël, lui qui "est de ceux qui pensent presque sans l'intermédiaire des mots" (OR 1036), furent considérables. Et elle avoue avoir triché un peu en lestant son protagoniste d'un minimum d'instruction formelle pour pouvoir transcrire "cette méditation quasi sans contours" (OR 1037).

Le problème littéraire du point de vue avait déjà été résolu avec brillance par la romancière par le truchement d'un testament épistolaire pour Hadrien, et d'une technique polyphonique pour *L'Oeuvre au Noir*. Déjà, à l'époque de l'écriture des *Mémoires d'Hadrien*, Yourcenar, tout comme son empereur lui-même, avait commencé "à passer 'du nageur à la vague'" (HP 193). *Un homme obscur* allait se trouver au bout de ce chemin romanesque sans doute parce que le silence méditatif devant la nature et la terre se traduit difficilement en techniques romanesques. La mort de Nathanaël est un

retour aux sources: il "n'était alors qu'une chose parmi les choses" (OR 991). "Il ne se sentait pas, comme tant de gens, homme par opposition aux bêtes et aux arbres; plutôt frère des unes et lointain cousin des autres" (OR 993). "[I]l vivait et mourrait comme les bêtes le font" (OR 995). Loin de la civilisation, "[i]l reposa la tête sur un bourrelet herbu et se cala comme pour dormir"(OR 1000). Nathanaël retourne au giron de cette mère qu'est la terre. Il cesse de vivre pour s'intégrer au "labyrinthe du monde"<sup>3</sup>.

Les dernières années de Marguerite Yourcenar furent consacrées, on le sait, à d'autres formes littéraires que le roman, tels les essais, le triptyque autobiographique, ou la poésie qui, dans *Les Trente-trois noms de Dieu*, ressemble au *haiku* japonais<sup>4</sup>.

Dans *L'Homme qui aimait les pierres*, Marguerite Yourcenar rend hommage à Roger Caillois, dont elle hérita le fauteuil à l'Académie Française. L'évolution qu'elle admire chez Caillois présente certaines similarités avec la sienne. La première attitude de Caillois "témoignait d'une adhésion aveugle et jalouse à l'aventure humaine" (HP 193-194). Il dit avoir "peu à peu cessé de considérer l'homme comme extérieur à la nature et comme sa finalité (HP 193). Pourtant, signale Yourcenar, "[l]oin de déprécier l'humain [...], il le retrouvait le long d'une échelle qui va des molécules aux astres" (HP 194). Ce fut en somme "l'équivalent de la révolution copernicienne: l'homme n'était plus au centre de l'univers, sauf pourtant que ce centre est partout; il faisait partie, comme le reste des choses, de l'engrenage des roues qui tournent" (HP 194).

Yourcenar nous rappelle que Caillois avait été accusé d'anthropomorphisme, "[p]arce qu'il disait constater, dans tout l'univers, la présence d'une sensibilité et d'une quasi-conscience analogues aux nôtres" (HP 194). Pourtant, Caillois se disait conscient de l'abîme qui sépare la matière inerte de la matière vivante, bien qu'il reconnût "que l'une et l'autre pourraient présenter des propriétés communes" (HP 196). Yourcenar, pour qui ces deux mots ne sont pas antonymes, présente Roger Caillois comme étant parvenu à une "mystique de la matière"<sup>5</sup>. Et tandis qu'elle discerne en France "une

3 Titre du triptyque autobiographique. Quoi d'étonnant qu'elle ait choisi ce titre, fût-ce par l'intermédiaire de Comenius, pour sa chronique généalogique.

4 Yourcenar, M. "Les Trente-trois noms de Dieu", *N.R.F.* N° 401, 1er juin 1986.

5 HP 198. L'expression est de R. Caillois.

crainte presque superstitieuse du mot mystique, comme si ce mot signifiait plus qu'adepte de doctrines restées quasi secrètes ou chercher de choses demeurées cachées", elle déclare que "nous savons tous que toute pensée profonde reste en partie secrète, faute de mots pour l'exprimer, et que toute chose nous demeure en partie cachée" (HP 198).

Elle signale aussi qu'il existe "un certain dédain du mot matière", placé "aux antipodes du mot âme", non seulement par la pensée chrétienne, "mais encore par Platon ou Aristote eux-mêmes" (HP 198). A l'appui de sa thèse de réconciliation entre le mystique et la matière, Yourcenar évoque la pensée des pré-socratiques, du taoïste chinois Tchang-Tzeu, de l'hérétique du XII<sup>e</sup> siècle, David de Dinant, et de Giordano Bruno. Tous seraient d'accord pour écouter "la grande voix des choses"<sup>6</sup>.

Caillois aimait les pierres. L'hommage qu'elle lui fait est l'occasion pour Marguerite Yourcenar de développer ses propres idées sur la mystique de la matière. Pour les alchimistes, "la Pierre Philosophale [était le] symbole même de la transmutation" (HP 199), et ils comparaient la pierre au corps humain. Le Jésus des Evangiles Apocryphes est évoqué, suivi du mystique Maître Eckhart, pour proclamer la présence de Dieu dans les pierres. C'est ensuite Piranèse qui chérit "le bloc originel" (HP 199), et plus près de nous, Goethe qui donne son nom à une variété de gemmes. Finalement c'est le mystique moderne Dag Hammarskjöld, qui aime à "recomposer en soi un peu de silence et de sérénité devant le bloc immémorial" (HP 200).

Selon Yourcenar, Roger Caillois, devant les bouleversements du vingtième siècle, cherchait dans "le peuple des pierres" (HP 201) une substance plus durable et plus pure que l'humanité lassante:

Non seulement l'étonnante diversité de leurs formes l'a persuadé que l'invention humaine ne fait que prolonger des données inhérentes aux choses, mais encore, par delà l'esthétique, il retrouve en elles l'histoire. Ces fusions, ces pressions, ces ruptures, ces empreintes de la matière sur la matière ont laissé au dedans et à l'extérieur des traces qui parfois ressemblent à s'y tromper à une écriture, et qui, en effet, transcrivent des événements de millions d'années antérieurs aux nôtres (HP 201).

Dans un cercle de pierres levées de Keswick, en Cumberland, Marguerite Yourcenar a tenté "de saisir la vibration des pierres" le son *inouï* du roc, la sourde vibration qui dure depuis des âges que nous ne chiffrons même pas" (HP 205). Par cet "acquiescement profond" (*ibid.*) à la terre, par cette

<sup>6</sup> Formule du *Corpus Hermeticum*.

ouverture de l'esprit devant la possibilité que le roc et la terre participent d'une forme de vie, même radicalement différente de la nôtre, Marguerite Yourcenar se rapproche de Roger Caillois.

A première vue, cette notion d'une mystique de la matière ne paraît guère susceptible d'intéresser le monde moderne de la science. Et, en fait, cette formule ne peut qu'être exclue de toute considération par les cercles scientifiques. Il existe, pourtant, dans la pensée scientifique moderne, un courant qui offre des similarités surprenantes avec la notion de la terre que semble envisager Marguerite Yourcenar. Il y a une vingtaine d'années, un chercheur anglais, James Lovelock, avança une hypothèse poétique et pleine d'imagination sur le fonctionnement de la terre<sup>7</sup>. Les organismes vivants de la planète, dit-il, agissent ensemble pour régler l'environnement global; les formes de la vie exercent une action réciproque, chimique et physique, sur l'air, l'eau et les rochers pour que se maintiennent les conditions optimales de vie. En fait, dit Lovelock, la Terre elle-même semble fonctionner comme un organisme animé. Il nomma cet organisme *Gaia*, d'après la déesse grecque de la Terre. Le concept acquit des connotations mystiques et fut donc écarté par les milieux scientifiques, bien que Lovelock n'ait jamais attribué à cet organisme de but téléologique. Pourtant, peut-être à cause de la prise de conscience de l'effet global et climatique de serre, l'hypothèse Gaia connaît récemment un regain d'intérêt dans les milieux scientifiques, pour faire maintenant l'objet de sérieuses recherches.

Selon la thèse de Lovelock, la terre même – rochers, océans et atmosphère – et la vie qu'elle maintient à sa surface, ont évolué ensemble en un système intégré et unitaire qui compenserait les changements effectués dans le climat global en réglant la vitesse de production et de disparition des gaz atmosphériques. Cet auto-réglage parviendrait à maintenir le climat terrestre dans des limites favorables à la vie en général. Néanmoins, l'intervention massive produite par la technologie moderne, comme l'impact de météores, pourraient saboter cet équilibre et provoquer un changement radical de climat qui produirait à son tour l'extinction de certaines espèces, y compris l'espèce humaine.

---

<sup>7</sup> Voir J.W.W. Lovelock, *The ages of Gaia: a biography of our living earth*, London, N.Y., Norton & Co, 1988.

La théorie Gaia s'appuie sur le concept de l'interaction entre la flore et la faune d'une part et la terre dite inanimée d'autre part. Cette proposition est, semble-t-il, admise par la plupart des experts dans le domaine des sciences de la terre. Ce qui est en question, c'est le degré d'interaction entre la nature animée et la terre dite inanimée, ainsi que les mécanismes précis qui règlent ce système planétaire.

On a critiqué Lovelock pour s'être lancé dans la métaphore, avec l'emploi du mot organisme pour caractériser Gaia. Mais le mot machine qui lui avait été préféré pour caractériser la terre et son fonctionnement, n'est-il pas déjà une métaphore? C'est que la théorie Gaia constitue une mise en question radicale de cette métaphore banale de la Terre-machine et pose un défi à l'axiome méthodologique scientifique qui écarte toute référence à la vie et à la notion d'intentionnalité de toute explication du fonctionnement du monde matériel .

Je me suis permis cette brève esquisse de la théorie Gaia parce qu'elle me semble répondre admirablement à cette notion de la mystique de la matière telle que la développe Marguerite Yourcenar au sujet de Roger Caillois, et vers laquelle elle paraît s'avancer elle-même. *La Voix des choses*, ce recueil posthume de textes choisis par l'auteur, exprime bien le choix qu'a fait cet écrivain de tenter de comprendre l'unité qui sous-tend la vie sur la terre et d'étendre le concept de vie jusqu'aux strates géologiques . Elle reconnaît que nous vivons sur une mince croûte, sur une couche superficielle que nous avons l'habitude d'associer avec la vie et tout ce que nous estimons. En cela, Marguerite Yourcenar va beaucoup plus loin qu'une certaine écologie à la mode. Pour cet écrivain, il s'agit de comprendre ce qu'est la vie même, et pas seulement de considérer l'univers comme un reflet de l'existence et de l'esprit humains. A l'appui de cette mystique de la matière, elle cite Nerval:

Dans le métal obscur habite un dieu caché,  
Et comme un œil naissant couvert par des paupières,  
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

(VC 14)

De plus en plus attirée par le *haiku* japonais, elle écrit en 1969: le "*haiku* japonais captur[e] en quelques mots le 'Ah!' des choses. Il ne s'agit pas "d'un tour de force impressionniste, mais d'une lente sensibilisation qui

transforme tout l'être"<sup>8</sup>. Ce qu'elle dit à propos des poèmes de son amie Hortense Flexner traduit aussi la vision yourcenarienne:

Leur simplicité, formée en réalité, comme toute chose simple, d'éléments très complexes, leur vue qui dépasse nos banales perspectives et donne nos villégiatures pour ce qu'elles sont, le bref ébattement des hommes sur des rivages que lentement l'océan désagrège et dont les authentiques possesseurs sont les bêtes de l'eau et du ciel, leur humble parenté avec les objets en apparence les plus insignifiants du monde naturel, constituent le bilan positif qui compense les immenses faillites, le gain mince et précieux né de toutes les pertes<sup>9</sup>.

L'ambition humaniste de ses grands romans à fresques avec leur thématique de quête, culturelle et géographique aussi, bien que de forme, cède la place à une perspective quasi géologique, à ce retour aux sources qu'est le souci de totalité<sup>10</sup> acquis dans la méditation devant la nature. La vie humaine s'intègre dans son esprit à la vie de la terre. Par là, Marguerite Yourcenar se rapproche d'un courant scientifique dont le nom même, Gaia, suggère à la fois l'origine et le processus de la pensée humaine à travers les âges. Ainsi, celle pour qui le passé fut d'abord humain, nous ouvre une perspective planétaire. Le concept du génie du lieu, qui se métamorphose au cours de l'œuvre yourcenarienne, revêt une signification littéralement et figurativement plus profonde.

---

8 M. Yourcenar, *Présentation critique d'Hortense Flexner*, Gallimard, 1969, pp. 18-19.

9 *Ibid.*, p. 17.

10 Voir Jean Roudant, "Une autobiographie impersonnelle", *N.R.F.*, n° 310, 1978, p. 81.